

LA TRAVERSÉE DES MONDES

Xavier Péron

Je suis un Maasaï



ARTHAUD

Extrait de la publication

Je suis
un Maasaï

Dans la même collection

Antoine, *Voyage aux Amériques*

Angelo d'Arrigo, *L'Homme oiseau*

Manu Bertin, *De la mer jusqu'au ciel*

Jean Buathier, *Aux confins de la Chine*

Gérard Chaliand, Patrice Franceschi, Jean-Claude Guilbert,
De l'esprit d'aventure

Gérard Civet et Jérôme Delcourt, *L'Île aux éléphants*

Christophe Cousin, *Le Bonheur au bout du guidon*

Catherine Destivelle, *Ascensions*

Daniel Duhand, *Chiens de traîneaux*

Maurice Herzog, *Annapurna Premier 8 000*

Francis Joyon, *Le Tour du monde absolu*

Philippe Lemonnier, *Le Chemin oublié de Compostelle*

Véronique Lerebours, *Bernard Moitessier au fil des
rencontres*

Guido Magnone, *Sculpteur de cimes*

Ewan McGregor et Charley Boorman, *L'Échappée belle*

Paul Molga, *Tragédies au K2*

Umberto Pelizzari, *L'Homme et la mer*

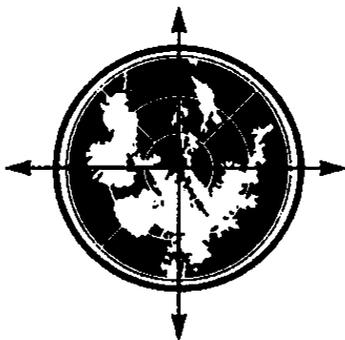
Amandine Roche, *Nomade sur la voie d'Ella Maillart*

Jean Troillet, *Un homme : des 8 000*

LA TRAVERSÉE DES MONDES

Je suis un Maasai

Xavier Péron



ARTHAUD

La Traversée des mondes :
une collection ouverte sur l'aventure...

© Arthaud, Paris, 2007
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Composition : Nord Compo
Réalisation du hors-texte : Delphine Delastre
© photos hors-texte : Xavier Péron
ISBN : 9-782-7003-0002-4
Tous droits réservés

À ma fille Gabrielle, pour qu'elle vive
une ère de lumière, d'amour et de progrès spirituel

*Le malheur de l'Occident est de n'avoir jamais
rencontré un autre en face de soi,
qui lui dise ce qu'il est... Il est grand temps
que, venant d'autres cultures,
ne pratiquant pas, ou pas encore, les mêmes
jeux de langage, les mêmes jeux formels,
des observateurs, des créateurs, inventeurs de
mots, maîtres du langage, maîtres de la croisée
des chemins, témoins de l'altérité, nous aident
à nous reconnaître, en nous nommant,
en nous disant, à leur tour, qui nous sommes,
et à nous orienter en sortant de l'autisme
et de la confusion qui caractérisent les
relations de l'Occident avec le reste du monde.*

Alain LE PICHON.

Du même auteur

L'Occidentalisation des Maasai du Kenya, essai, Paris, L'Harmattan, 2 volumes, 1995.

Maasaiitis, récit, préface de Pierre Rabhi, Blanc Silex, 2003.

Sagesse Maasai, Blanc Silex, 2004.

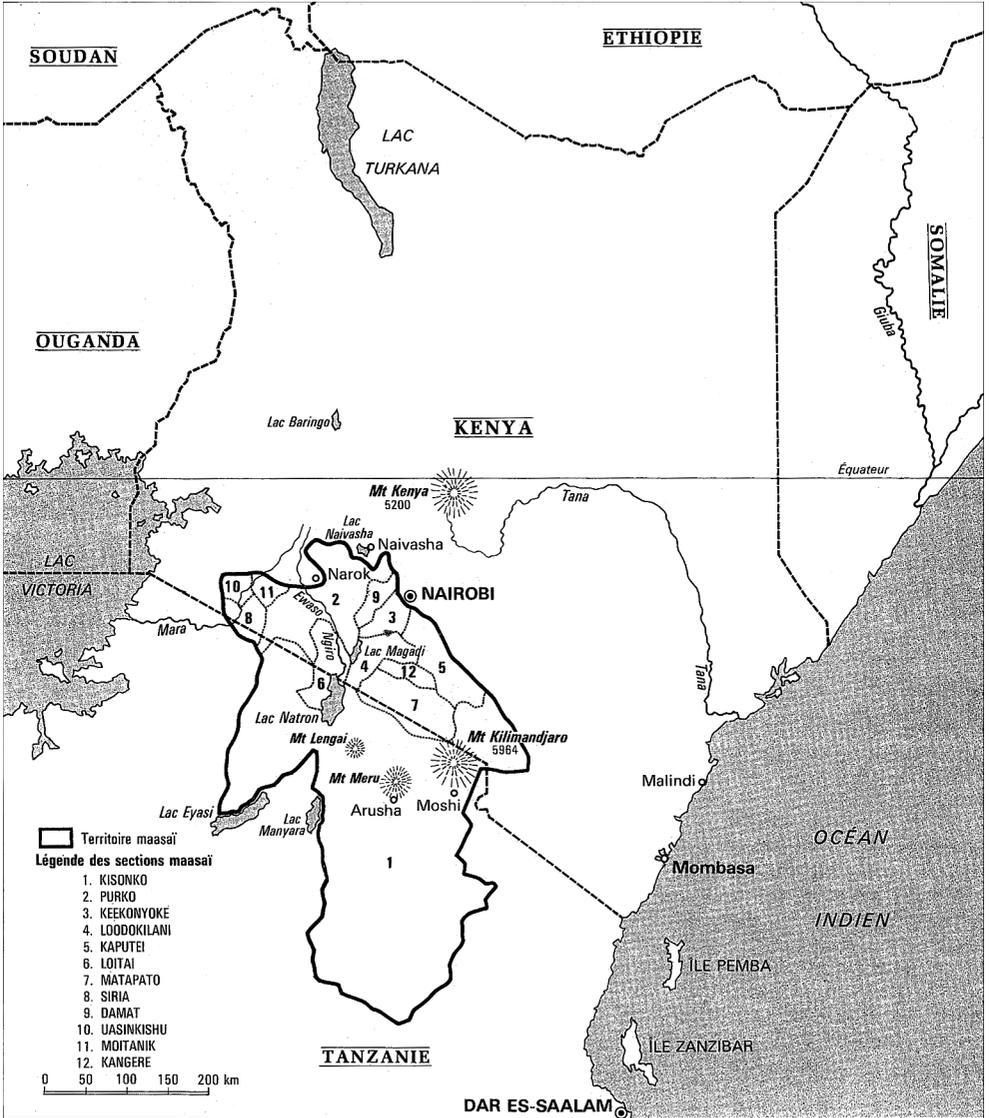
L'Être à Voir, la résistance intérieure des Maasai, Monde Global, à paraître en mars 2007.

Filmographie :

Maasaiitis, documentaire de 52', coréalisé avec Cédric Klapisch, Canal+, 1991.

Maasai, Terre interdite, documentaire de 52', coréalisé avec Kristin Sellefyan, Dev-Tv, TSR, 2006.

Pour en savoir plus : www.xavierperon.com



© *Les Maasai, guerriers de la Savane*, Jacqueline Roumeguère-Eberhardt, photographies : Yann Arthus-Bertrand, Berger-Levrault, Paris, 1984.



Note de l'auteur

POURQUOI CE TITRE ?

Je ne voudrais pas que le lecteur se méprenne. En déclarant « Je suis un Maasaï », je ne désire aucunement mettre en avant un ego qui, faute d'une réelle initiation, n'eût rien capté d'autre que l'écho de ses manques, mais faire entendre l'énergie que les Maasaï m'ont donnée, pour la transmettre à mon tour.

Parce qu'il y a urgence. Un peu comme lorsque le président américain John Fitzgerald Kennedy s'écria devant le mur de Berlin : « *Ich bin ein Berliner !* »

J'ai aussi voulu rendre hommage à S.E. Abdou Diouf, secrétaire général de la Francophonie, qui a saisi cette énergie jusque dans mes photographies et s'est lui-même donné ce titre : « Xavier Péron a reflété la profondeur intime de l'humanisme maasaï. Ses images méditatives sont le reflet d'une osmose troublante, mystérieuse et hors du commun avec des hommes que je considère comme mes frères d'âme. Avec lui, avec elles, je puis proclamer et écrire : « *Je suis un Maasaï !* » (préface à *L'Être à Voir, la résistance intérieure des Maasaï*, de X. Péron, Monde Global, 2007).



PROLOGUE

Vous êtes le résultat de ce que vous avez pensé.

Le BOUDDHA.

D *imanche 8 octobre 2006, Karrec-Hir, pays pagan, grande marée d'automne, coefficient de 114, une heure avant l'étalement de basse mer*

Une fine bruine tombe sans bruit d'un ciel uniformément gris ; je foule à grandes enjambées un long moutonnement de dunes aux lourds relents de pourriture iodée. Pays breton de la fin des terres habitées, pays de mon enfance, pèlerinage des marées d'équinoxe que je ne manque sous aucun prétexte. Leur exhalaison suffit souvent à me remémorer en une suite rapide de sensations vives les scènes clés de mes premières années, mais aussi leur raison d'être au regard de ce que j'ai vécu depuis en des lieux pourtant si différents. Cette année ne fera pas exception. J'y revois les épais tapis de goémon séchant sous la surveillance étroite d'alouettes suspendues en l'air. Je me souviens que le varech entassé qui fermentait sous une calotte de terre formait comme des huttes rondes, somme toute pas très éloignées des habitations maasaï, sortes de paniers renversés recouverts de terre et de bouse, que je connaîtrais plus tard. Le décor de plis et

de bosses à l'infini d'herbes blondes qui, dans un fondu de brume grise, fourmille des pépiements de myriades d'oiseaux des marais – bécasseaux, pluviers, barges et aigrettes – renforce cette évocation du pays maasaï. À l'inverse, au Kenya, combien de fois ne me suis-je imaginé, au sommet d'une ondulation couleur de blé, soulé d'une même cacophonie de limicoles, franchir cette dune-ci pour me retrouver face à la mer.

Coïncidences mystérieuses, à l'instar de la place qui est la mienne au sein de ma fratrie : neuvième et dernière position, quand le neuf est le chiffre sacré des Maasaï. La numérologie, avec une rare obstination, m'a toujours indiqué la voie de quelque chose d'essentiel. Si je replonge par exemple (c'est le cas de le dire) à la date du 9 septembre 1962 et d'une autre grande marée, j'y revis un événement capital de mon enfance, quelques plages plus au nord. Âgé de six ans, je me grisais de vitesse sur un vélo auquel on venait d'ôter les petites roues ; je n'avais rien trouvé de mieux pour m'élaner qu'une cale s'enfonçant en pleine mer ! Si je ne me suis pas noyé ce jour-là, je le dois à ma sœur Odile, qui me sortit in extremis des flots tumultueux. 9.09.1962, en additionnant ces chiffres, n'est-ce pas encore à neuf que j'aboutis ?

Le rideau de bruine a détrempe la plage, mes pieds nus s'enfoncent dans le sable mou. D'immenses éboulements rocheux, que la mer a désertés pour quelques heures, se découpent, immobiles. Dans ce coin de Kerlouan, réputé le plus sauvage de la Paganie, l'histoire foisonne de récits de pilliers d'épaves. Les Maasaï ne m'ont jamais cru lorsque je leur racontais comment les vaches étaient utilisées, la nuit, pour tromper les capitaines des navires qui croisaient trop près des mortels labyrinthes de pierre de ces hauts-fonds. Des vaches qui cavalaient sur ces dunes, du charbon de bois incandescent entre les cornes, pour faire croire à un balisage lumineux...

Le visage déjà inondé malgré le capuchon de mon ciré, je dépasse la lisière de goémon marquant la limite du dernier flot. Je cours à présent, tout excité, sur une surface qui s'apparente à une tôle ondulée à perte de vue, où l'on ne décèle nul indice de vie humaine. Le mauvais temps ! me dis-je. Tant mieux, personne n'aura fait mes trous ! Je m'engage dans l'un des nombreux dédales de pierres et d'eau, en prenant pour repères des blocs de granit aux formes sculpturales familières. Dans cet horizon somptueux mais hostile, rien ne ressemble plus à un tas de cailloux qu'un autre tas de cailloux. Mais, dès mon plus jeune âge, j'y ai suivi mon père, comme lui-même mon grand-père, et il n'y a pas une roche dont je ne connaisse la forme ni ce qu'elle est susceptible de cacher. Sachant où je vais, je me faufile machinalement entre les rocs glissants aux borborygmes inquiétants. Du ruissellement de l'eau sous les éboulis grimés d'algues, de toutes les tailles et de toutes les couleurs, s'élèvent des gargouillis de vie.

Car c'est bien de vie qu'il s'agit : je ne suis jamais aussi vivant que lorsque je patauge dans ces flaques, trébuchant avec jubilation parmi les touffes gluantes. Dans le même temps, entre deux rochers à explorer, toute mon existence défile également dans ma tête, au rythme du jusant. Ici, tout reprend sa place, mon esprit est clair. Pleinement relié à cette nature inviolée et aux astres qui commandent le flux et le reflux, le simple fait de vivre l'instant présent me donne à voir comme à livre ouvert ce qui constitue, je le pressens, le point central de ma vie, depuis ma naissance jusqu'à aujourd'hui.

À l'âge de six ans, brusquement plongé sous l'eau, je n'avais pas eu le réflexe de fermer la bouche – peut-être en souvenir de notre mode respiratoire originel. J'ignorais alors que cet événement, dont je mesure aujourd'hui la portée, allait bouleverser ma vie. Peu après cet épisode a priori traumatisant, en effet, j'ai commencé à faire un rêve,

toujours le même, environ cinq à six fois par an jusqu'à l'adolescence. J'y étais guidé par un homme drapé de rouge, dans un environnement qui ressemblait beaucoup à celui-ci. Il m'introduisait dans une ronde sans fin de milliers d'enfants qui se donnaient la main, autour d'un rocher titanesque de forme parfaitement sphérique.

À ma grande stupéfaction, en 1982, je rencontrai cet homme qui avait visité mes rêves pendant des années – en chair et en os ! Il m'a pourtant fallu attendre 2006 pour décrypter enfin le sens profond de ce rêve. Si le voile se lève à peine, c'est sûrement que s'achève l'initiation dont je n'ai pas bénéficié dans mon pays mais que les Maasaï m'ont fait vivre, souvent à mon insu pour éviter tout artifice. Aujourd'hui je me sens bien, presque accompli, non pas d'avoir atteint cinquante ans, ce qui ne veut rien dire en soi, mais parce que cela fait vingt-quatre ans que je suis pour la première fois rentré physiquement en contact avec eux et donc que mon initiation a débuté.

Or, chez les Maasaï, il faut compter entre vingt et vingt-cinq années de temps initiatique pour se prétendre un être à part entière, équilibré, responsable et cocréateur ! Que cherchait donc à me dire mon rêve ? Une chose fort simple, selon moi. Le rocher rond tout d'abord n'était autre que la Terre, qui gravite, contre vents et marées, autour d'un point central, le Soleil. Quant à la disposition en cercle des enfants à la périphérie de la sphère, elle était destinée à me faire comprendre cette leçon donnée par l'intelligence cosmique, que l'on retrouve dans l'infiniment petit car la moindre de nos cellules se structure également autour d'un noyau central : pour qu'un organisme soit vivant, il faut qu'un point central lie, retienne, maintienne tous les éléments qui le composent. C'était cela la force de mon rêve, m'amener à percevoir, dans ma vie intérieure future, la nécessité absolue d'un point central autour duquel mobiliser toutes les forces qui sont en moi.

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ce rêve d'enfant où me guidait un Maasaï qui allait devenir mon ami, ce rêve suivi d'une longue initiation, m'éclaire désormais concrètement sur cette loi de la nature consistant à rechercher le point central qui est en chacun de nous. Merci, mes frères maasaï, merci de m'avoir libéré du poids de l'indécision, merci de m'avoir fait rentrer dans le monde réel, qui est en moi et non à l'extérieur de moi ! Depuis que j'ai compris qu'il est vain de gaspiller son énergie en tout sens, je suis apaisé, équilibré physiquement et psychiquement.

Le plaisir d'être ici, en vie, me fait oublier la bruine. Courbé en deux, l'haveneau à bout de bras, j'ai commencé à sonder le dessous d'un grand rocher plat couvert d'un magma de goémons encore dégoulinants d'eau de mer. Dans quel état d'excitation cette traque des « chevrettes », les grosses crevettes roses de Bretagne, me met-elle ! Un état que je contrôle à grand-peine. Mon cœur bat la chamade, quand toute la difficulté consiste précisément à garder son calme.

Le pêcheur doit faire corps avec le manche, afin qu'aucun effet de force ne vienne perturber le mouvement du filet et que celui-ci épouse sans heurts la grotte et ses secrets. Car, au moindre contact équivoque, le bouquet, doté de longues antennes ultrasensibles, saute d'un formidable coup de queue dans une anfractuosité inaccessible, et vous ne le revoyez plus ! C'est à force d'observer mon père pratiquer cette pêche réputée difficile que j'ai réussi, après de longues années, à maîtriser le geste parfait pour enfin rapporter un peu plus qu'un ravier.

Adulte, j'ai amené ici Claudia, cette jeune Allemande dont j'étais tombé passionnément amoureux, pour lui faire découvrir, pensai-je, la magie du lieu et les joies de la pêche à la crevette. La partie a tourné court. Non seulement elle n'en a pris aucune, malgré mes tentatives pour



TABLE

Note de l'auteur : Pourquoi ce titre ?	13
Prologue.....	15
Préambule.....	23
1 – Adopté au pied de la montagne aux Lions... ..	45
2 – Plus je me sens devenir Maasaï , plus je suis moi-même	109
3 – En mission à très haut risque chez les cousins Samburu	169
4 – Prisonnier sur les bords du Ngorongoro.....	201
5 – Intronisé aîné	229
6 – De l'eunoto à la Sorbonne.....	251
7 – Révélation dans la forêt de l'Enfant perdu ...	291
8 – L'agonie programmée des Maasaï	307
9 – Avec Kenny Matampash ole Meritei sur les routes de France.....	321
Épilogue.....	335
Lexique : Quelques mots de maa (et de swahili)	339

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EBNN000102.N001
Dépôt légal : février 2007